Document généré le 06/11/2026 15:18

Horizons philosophiques

Richard Bodéüs, *Aristote*. De l'âme, Paris, Flammarion, 1993.

Claude Gagnon

Volume 6, numéro 1, automne 1995

Annie Leclerc, philosophe

URI : https://id.erudit.org/iderudit/800999ar
DOI : https://doi.org/10.7202/800999ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)
1920-2954 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gagnon, C. (1995). Compte rendu de [Richard Bodéüs, *Aristote*. De l'âme, Paris, Flammarion, 1993.] *Horizons philosophiques*, *6*(1), 131–132. https://doi.org/10.7202/800999ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

COMPTES RENDUS

Richard Bodéüs, *Aristote. De l'âme*, Paris, Flammarion, 1993

Le traité de l'âme d'Aristote est l'un des ouvrages essentiels de la tradition philosophique; on le donnait à travailler aux étudiants de l'université médiévale et les commentateurs du texte sont légion. L'ouvrage, en trois livres, étudie l'âme comme principe à la fois moteur et cognitif de l'être vivant. Cette perspective répondant à une enquête de science naturelle aboutit à une forme fondée sur quatre facultés (le nutritif, le sensitif, l'appétitif et l'intellectif) dont notre science la plus moderne s'inspire encore, parfois même à son insu.

La traduction nouvelle de Richard Bodéüs donne au texte du Stagirite un parfum de renouveau facile à comprendre; la *dunamis* est presque toujours traduite par «capacité» plutôt que par «puissance», l'«entéléchie» se nomme «réalisation», le «diaphane» est désormais «le transparent». Les choix de Bodéüs respectent la lettre aussi bien que la nature du propos d'Aristote, tout en allégeant l'expression de la lourdeur issue de la tradition néo-scolastique moderne.

L'édition du texte s'orne d'un apparat critique essentiellement composé de renvois aux autres ouvrages d'Aristote. Bodéüs s'est probablement rappelé de la grande accessibilité de la traduction de Tricot, qui offre des renvois se référant essentiellement à l'histoire des commentateurs; voilà peut-être pourquoi il offre pour sa part une arborescense concentrée sur les références internes aux ouvrages du Philosophe. Bodéus offre en effet de multiples recoupements avec la *Métaphysique* et l'incontournable *Du sens* pour le domaine d'enquête, mais aussi avec les ouvrages mineurs habituellement moins utilisés par les commentateurs.

Dans une longue présentation, le traducteur fait une analyse doctrinale, en commençant par situer la production du traité de l'âme dans l'ensemble des ouvrages d'Aristote sur les êtres vivants tout en précisant que «les différentes sections qui le composent sous sa forme actuelle n'ont pas nécessairement été conçues exactement à la même date» (p.22).

Un autre avertissement fort utile du traducteur consiste à souligner le fait que l'auteur du traité «ignore même la notion de sujet et, dans une large mesure, celle de conscience individuelle» (p.42). Ainsi, l'âme, qui est une forme, n'est pas pour autant la forme dont le corps serait la matière; c'est le vivant naturel qui est la matière de l'âme: «le corps ne paraît pas être, pour Aristote, la matière de l'âme, mais plutôt celle du vivant, dont l'âme

est la réalisation» (p.46). Ici, nous sommes loin de l'inclination de Descartes à penser l'âme sans le corps; Bodéus cite en preuve le passage sur l'impertinence même d'une telle question: «Un dualisme rigoureux, comme celui qu'on trouvera chez Descartes, paraît décidément exclu: «on ne doit même pas se demander si l'âme et le corps sont un»(412b6)» (p.45). L'âme est définie comme une entité naturelle positive, dont la première faculté est celle de la nutrition. Ainsi, la faculté cognitive de l'âme est considérée comme une activité inscrite dans le cours de la Nature: «la connaissance est donc elle-même l'objet d'un appétit réputé naturel» (p.67). Ce traitement de l'âme est fort différent du traitement que l'on retrouve par exemple dans les théologies judéo-chrétiennes. Et la définition de l'âme qu'on y retrouve facilement, grâce notamment à la modernisation du vocabulaire par le traducteur, nous rend accessible l'investigation antique d'Aristote sur le fondement mystérieux de notre nature de vivant.

Le traducteur s'est servi d'abondantes sources et présente un texte respectueux de la pagination de l'édition Bekker, mais non pas du «traditionnel découpage en «livres» et en «chapitres».» (Remarques sur la traduction, p.69); il y substitue une subdivision «en différentes sections selon le contenu» (*ibid.*). Les titres et sous-titres choisis par le traducteur sont utiles pour une lecture compréhensive du développement de l'enquête d'Aristote. Ainsi passe-t-on en toute continuité de la fin du Livre II au début du Livre III (p.198), en greffant la question des sensibles communs à celle de l'immatérialité de la connaissance sensible à l'aide d'une note de raccord (*ibid.*, n.1). Cette façon d'enchaîner le déroulement de la problématique est aussi porteuse d'un effet de nouveauté pour le lecteur.

Cette présentation et cette modernisation du texte d'Aristote jouissent d'une indéniable vertu pédagogique pour approcher cette enquête si complexe sur l'âme humaine considérée dans ses fondements naturels. Beaucoup de notes ont une vocation explicative dans les passages difficiles, notamment celui où Aristote se fonde sur une métaphysique de la lumière pour expliquer la connaissance du visible par l'œil au moyen d'un changement dans le milieu intermédiaire (p.167-172). Ces notes abondantes et sans cesse rattachées à d'autres textes du corpus aristotélicien contribuent certainement à mieux absorber la substance si dense du propos du Stagirite.

Claude Gagnon
Département de philosophie
Collège Édouard-Montpetit